



N° 25

Imp. Mariton.

La Gazette rose

1^{er} Août 1872.

Coiffettes d'Été.

Costumes de la M^{me} Gagelin Opigex - Rubans et Passementerie de la Glaneuse - Chapeaux de Mad. Herot - Mouchoirs de Chapron - Foulards de l'Union des Indes - Ceinture Régente de Mod^{es} de Vertus saurs - Japon Empire Bienvenu - Gants Pompadour - Eventails de Ouellexroy - Chaussures de la M^{me} Souvenot - Parfums et Savons de toilette de la M^{me} Violet.

3, rue Rossini.

GAZETTE

1917

1917

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE BAGNOLES-DE-L'ORNE, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville — COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — SOUVENIRS DE VOYAGE (suite), par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — LA GROTTTE AUX FÉES (légende poitevine), par Marcel Coussot. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

COURRIER DE BAGNOLES-DE-L'ORNE

SOMMAIRE. — Notre première excursion. — Aimez-vous les bois ? — Panorama du bois de Bagnoles. — Les Alpes normandes. — Les déjeuners au rond-point de l'Etoile. — Le pèlerinage de Saint-Hortier. — Le château de Couterne. — Le parc de la Roche-Goupil. — La vallée d'Antoigny et les grottes de Villiers. — La pêche aux écrevisses — Bagnoles est très animé. — Les postillons de Bagnoles. — La voiture la Folie. — Souvenirs de Son Altesse Royale Madame la duchesse de Berry. — Les vieux marins dieppois. — Les toilettes du dimanche. — La fanfare de La Ferté-Macé. — Légende de la tour de Ilanes. — L'aristocratie en voyage.

Déjà nous avons pu accomplir l'excursion de ce pittoresque bois de sapins si balsamique et si tonifiant, qui surmonte en amphithéâtre l'établissement thermal, et il n'y a seulement que quinze jours que nous sommes à Bagnoles-de-l'Orne !

N'avais-je pas raison de vous dire que la fée d'Audaine, avec ses sources bienfaisantes et réparatrices, accomplissait chaque année des miracles ? Il est vrai qu'on arrive à ce bois par des pentes douces et graduées ; mais quand on manque de forces, tout est obstacle et difficulté.

Aimez-vous les bois ? Nous y passons des heures entières dans une contemplation recueillie et somnolente, écoutant le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes ailés et les mille bruissements qui sourdissent des herbes et des mousses.

Les grands sapins verts de Normandie étendent leurs longues branches protectrices, servant de stores naturels contre les ardeurs du soleil. On y rêve les yeux tout grands ouverts. On passe d'étonnement en étonnement.

Oh ! les jolies herbes ! comme elles sont variées, délicates et follettes ! On dirait le souffle des fleurs des bois. Pas une ne se ressemble. Elles s'inclinent sur de larges pâquerettes aux pétales blanches et au cœur d'or et les caressent doucement. Et toutes ces mousses étoilées, tuyautées et frisées, ayant les reflets veloutés et éclatants de l'émeraude et de la malachite, quel tapis doux et moelleux sur lequel on peut s'étendre !

Rien n'est indifférent à ceux qui aiment la nature : ni les trilles harmonieux et cadencés des fauvettes, des pinsons et des chardonnerets ; ni le sifflement des merles qui produit des effets de clarinette ; ni le cri du coucou, qui semble se moquer des oiseaux chanteurs. Et tous ces gradins de fougère, de bruyère, de genêts et de genévriers s'échelonnant de roche en roche et composant des talus de verdure ; et tous ces sapins gigantesques, dont la cime droite et fière semble atteindre le ciel ; et tous ces chênes centenaires, et tous ces autres arbres d'essences diverses, mêlant leur feuillage de différentes teintes au vert sombre des sapins, tel est le bois de Bagnoles dont la mise en scène, comme décor et comme horizon,

est imprévue et splendide, et se métamorphose à chaque étape comme dans une féerie.

En bas de soi, c'est Bagnoles qui se groupe en petit village, avec ses aiguilles en flèche, son torrent, ses ravins et sa gorge sauvage. D'un côté, c'est le *Roc au Chien*, enclavé dans une petite Suisse; de l'autre, le château de la *Roche-Goupil*, perché sur le versant sud du parc et dominant un panorama magnifique de prairies verdoyantes, arrosées par mille filets d'eau.

Dans le lointain, qui s'étend à perte de vue, c'est Hauteville, Lassay, Dromfront, perdus dans une brume de feuillage et dans des vapeurs dorées.

Rien n'est beau comme un coucher de soleil et comme un lever d'aurore au fond de ces vallées normandes, qu'on compare avec juste raison à des Alpes agrestes et fleuries.

Quand on ne peut pas grimper dans ce bois odorant, on accomplit des promenades faciles dans les forêts d'Audaine et de la Ferté-Macé, de vraies forêts, où le sanglier, le cerf, le chevreuil et le loup se donnent, l'hiver, rendez-vous, et où les châtelains des environs organisent des chasses princières.

En attendant les chasses du mois de novembre, les baigneurs vont au rond-point de l'Etoile, d'où rayonnent douze routes immenses, déjeuner tout prosaïquement sur l'herbe. On emporte des provisions avec soi, qui sont presque toujours insuffisantes. On déjeune beaucoup plus mal qu'à la table d'hôte, mais c'est un changement et on n'en dine que mieux.

On accomplit bien souvent entre le déjeuner et le dîner le pèlerinage de *Saint-Hortier*, à travers un petit chemin torrentueux, au milieu de la forêt. Il ne faut pas plus d'une demi-heure pour arriver à la ferme et à la chapelle. Saint-Hortier et Sainte-Ragodonde, qui partagent les prières des pèlerins, ont, dit-on, le pouvoir de guérir les douleurs. La légende exige qu'on dépose des pierres dans les arbres pour que le pèlerinage soit béni. C'est un moyen adroit et intelligent de débayer la route qui est très pierreuse; mais nous aimons ces superstitions primitives qui se perpétuent de siècle en siècle, et nous nous plaisons à les propager.

Saint Hortier vivait au sixième siècle. Il fut l'apôtre le plus éloquent et l'un des solitaires les plus vénérés de l'antique Neustrie. Il consacra sa vie à l'abstinence et à la prière, et construisit un ermitage au milieu de la forêt d'Audaine, près d'une limpide fontaine, où il rendit le dernier soupir.

A la place de cet ermitage s'élève aujourd'hui une chapelle entretenue par la piété des fidèles, où l'on se rend en pèlerinage le mardi de Pâques,

et que les baigneurs de Bagnoles ne manquent jamais de visiter.

On peut également aller à pied jusqu'au *Château de Couture*, par des quinconques d'arbres centenaires, où se trouvent des bancs et un frais ombrage.

Lorsqu'on veut varier les plaisirs d'un parc à un autre, on traverse la route et l'on monte dans le parc de la *Roche-Goupil*, qui ne le cède en rien à celui de Bagnoles, car il offre les sites les plus variés. Il domine au nord une partie de la forêt d'Audaine, et au midi l'immense vallée de la Mayenne et ses affluents.

Pour y tracer l'une des avenues principales, il a fallu faire une large tranchée au milieu des grès qui en formaient le sous-sol. Ces roches de grès, dans cette partie du parc, sont inclinées à peu près à quarante-cinq degrés par coupes superposées et distinctes comme les feuillets d'un missel sur le pupitre d'une église. Cette avenue aboutit à la route de Dromfront. Sur l'une de ces couches de grès sont encore gravés les pas d'un quadrupède gigantesque et d'un bipède colossale. A quelle époque faut-il faire remonter ces empreintes d'un autre âge?... Avant le Déluge, probablement. Tous les jours, les baigneurs de Bagnoles partent en excursions pittoresques et historiques. Les uns vont dans la vallée d'Antigny et aux gorges de Villiers, pêcher la truite saumonée et les écrevisses qui s'y trouvent en abondance; les autres vont à la Tour de Ranes, au château de Lassay, à Dromfront et à Carrouges.

La vallée d'Antigny est des plus curieuses à visiter.

Après avoir traversé une vaste plaine de bruyères, au sombre feuillage et s'égrenant en perles roses, on arrive tout d'un coup sur le bord d'un escarpement gigantesque, d'où l'œil plonge au fond d'une gorge étroite et profonde, qui s'entrouvre et s'élargit pour laisser voir à l'horizon les riches coteaux de la Mayenne.

Du flanc de ces rochers bouleversés s'échappent des sources limpides et abondantes qui retombent en cascades, et dans lesquelles les touristes se livrent aux plaisirs de la pêche.

En revenant le soir à Bagnoles, par les nuits tièdes et douces du mois de septembre, plus d'un a dû apercevoir, assise sur le sommet des blocs escarpés, échelonnés les uns sur les autres, la *Fée des Bruyères Audaine*, la Giselle normande, la Mélusine du Poitou, dont les traditions du pays ont conservé mille légendes gracieuses. C'est la fée d'Audaine qui a fait surgir toutes les sources miraculeuses de Bagnoles et qui est encore la fée protectrice.

Il ne faut pas toutefois s'attarder après minuit,

au milieu de cette lande sauvage, car, au carrefour des six sentiers, on pourrait bien apercevoir la *Grande Bique* se dresser sur ses pattes de derrière et barrer le chemin en repoussant les voyageurs en arrière pour les faire tomber dans des gouffres profonds.

Pas plus tard que vendredi, toute une société de pêcheurs et de pêcheuses d'écrevisses se rendait à Antigny, dans une grande voiture historique, appelée *la Folie*, ayant appartenu à Son Altesse Madame la duchesse de Berry. Il y avait, dans cette voiture, M. le comte et Mme la comtesse de Montauzon et leur mère, M. et Mme d'Orval, le général Bigard, le docteur Joubert et sa jeune et charmante femme, M. de Langlé, M. du Renouard et sa fille Mme Duruflé, habitant l'été le domaine du Renouard, dans les environs de Caen, une demeure princière, où durant la saison d'automne les invitations se succèdent par séries. On a déjeuné sur la mousse. Un large rocher servait de table. La pêche a été fructueuse, car on a rapporté à Bagnoles plus de cinq cents écrevisses.

Bagnoles est très animé, comme vous voyez. Les beaux équipages se succèdent sur la terrasse de Bagnoles. Tantôt c'est M. le marquis de Frotté qui vient en calèche, en phaéton ou en dockart ; ou bien M. le comte de Contades qui arrive avec sa jeune femme, fille du marquis de Moustier, dans une calèche conduite à la Daumont, par un postillon en tenue d'été, veste de coutil blanc rayé rouge et chapeau enrubanné.

Les postillons sont, du reste, en grand honneur à Bagnoles, à commencer par ceux de l'établissement thermal.

Les omnibus qui vont, à chaque train du chemin de fer de La Ferté-Macé attendre les voyageurs, sont conduits par des postillons, ainsi que les voitures des excursions aux environs.

Pour revenir à *La Folie*, ayant appartenu à Mme la duchesse de Berry, c'était à petites journées que la *bonne duchesse* venait de ses terres de Rosny à Bagnoles. La *Folie* était attelée à six chevaux. On relayait en route. C'est qu'il y avait loin de Rosny à Bagnoles. C'était encore le beau temps glorieux de la France. Où les révolutions qui se sont succédé nous ont elle entraînés, et dans quelle perturbation et quel cataclysme ont-elles jeté la France?... Ou allons-nous?... Dieu seul connaît l'avenir.

La *Folie* ne s'attèle plus qu'à trois et quatre chevaux, selon l'excursion qu'on veut accomplir.

En quittant Bagnoles, nous irons à Dieppe, où nous trouverons encore le souvenir aimé et res-

pecté de Son Altesse la duchesse de Berry. Les vieux marins ne parlent *que d'elle* chapeau bas et avec des larmes dans les yeux et dans la voix : Elle a fait ceci, elle a fait cela, disent-ils avec émotion. Elle n'était pas fière. Elle nous souriait à tous. Elle nous aimait. Nous étions ses amis. C'est ici que *Mademoiselle de France* et que *le duc de Bordeaux* ont fait leurs premiers pas. Allez dans la rue de l'Hôtel-de-Ville à Dieppe, vous verrez la trace des petits pieds de Mademoiselle de France gravée et inscristée dans la pierre. C'est sacré, ces choses-là !... C'est la gloire de Dieppe !... Voilà ce que nous ont dit les vieux marins du port chaque fois que nous avons été à Dieppe et que nous avons évoqué l'ombre et le souvenir de la duchesse de Berry.

Que nous diront-ils cette année ? Qu'ils ont été rançonnés par les Prussiens et que la guerre et la Commune ont décimé et rayagé la France.

Madame la duchesse de Berry est morte dans l'exil. La France, qu'elle a tant regretté et tant aimé, n'existe plus. La France royale, la France de Charlemagne, de Henri IV et de Louis XIV est aujourd'hui la France démocratique et républicaine jusqu'à l'heure de la décadence suprême, si Dieu ne fait pas un miracle pour la sauver.

Aujourd'hui qu'on ne parle plus que des banquets et des discours du commis-voyageur de la République, il nous semble bon de retourner en arrière, à une époque où la devise de tout Français se traduisait ainsi : « Dieu, la France et le Roi. » Loin de brûler la demeure de leurs rois et de détruire leurs monuments nationaux et historiques, le trousseau de la duchesse de Berry et sa corbeille de mariage furent exposés trois jours avant son entrée dans Paris, aux yeux des Parisiens qui, loin de déblâter contre ce luxe royal, trouvaient que rien n'était trop beau pour la jeune princesse qu'ils attendaient.

Voici comment se composait cette corbeille qui fit l'admiration de la cour et de la ville.

« Sur une estrade de marbre blanc s'élevait un socle recouvert d'une draperie en velours rouge, brodée d'une guirlande de lis d'or. Des quatre coins partaient quatre tiges de lis également en or. Sur le socle, un massif de gazon d'où s'élançait un lis colossal à feuilles d'or et d'argent. Aux deux côtés, deux jardinières chargées de guirlandes de fleurs et de chales cachemires. Enfin, sur les parties latérales, était placé le sultan et le sac destiné à porter le livre d'heures. »

Revenons à Bagnoles-de-l'Orne, au milieu de la société aristocratique et charmante qui s'y trouve. On y oublie la République. On n'y parle jamais de Gambetta et C^o. On peut se faire l'illusion la

plus complète, au milieu de ce grand calme poétique et rêveur de la nature.

Tous les jours, il nous arrive de jolies et aimables châtelaines, telles que Mme de Tascher, nièce de l'ancien sénateur, qui réside dans son château, près Mans, une grande partie de l'année, et dont le mari, M. de Tascher, est l'un de nos plus grands agriculteurs ; Mme Duruflé, qui perpétue au château de Renzand, près Caen, les séries de Compiègne. C'est une installation princière, nous dit-on, et Mme Duruflé est la simplicité même, ce qui ne nuit nullement à ses toilettes qui sont toujours de bon goût. Un autre jeune fille, Mlle Delahaye, réalise aussi le type rêveur et modeste de la Marguerite de Goëthe ; elle était d'autant plus jolie, dimanche dernier, qu'elle semblait l'ignorer, avec une toilette vaporeuse de mousseline blanche, toute tuyautée sur un jupon de taffetas bleu ciel. Il y avait une série de petits tuyautés sur le taffetas, une double jupe en mousseline et une casaque de mousseline à basques et à manches flottantes, sur un corsage décolleté en taffetas bleu. Avec cette toilette, un chapeau canotière en paille blanche, avec deux ailes de jais, une large rnan bleu tombant en pans flottants et un bouquet de roses.

Mme de Tascher avait une toilette de taffetas gris mode et de taffetas rose. La première jupe garnie de ruches grises découpées avec cœur de taffetas en rose ruché. La tunique Louis XV, avec gilet et tablier de taffetas rose encadré de ruches grises et roses. Des revers et un col au gilet. Des manches mousquetaires et des brandebourgs de soie grise sur la poitrine. Chapeau Watteau paille de riz, orné d'une houlette de ruban rose, d'une aigrette blanche de Russie et d'un bouquet de roses.

Mme la comtesse de Montauzon, une toilette bleue et blanche du meilleur goût ; Mme d'Orvel, une toilette blanche et violette garnie de guipure ; Mme Joubert, femme du docteur de l'établissement, une toilette marron doré, avec tunique de piqué blanc, garnie de broderie anglaise.

Et savez-vous en quel honneur toutes ces belles toilettes déployaient leur fantaisie gracieuse ?... Tout simplement pour la *Fanfare de la Ferté-Macé*, qui vient nous distraire tous les dimanches sur la terrasse, et qui remplace ici l'orchestre des concerts des Champs-Élysées. Le soir, toutes ces jolies toilettes et bien d'autres dansaient au Salon.

Ce même dimanche, M. le sous-préfet et sa jeune et charmante sœur, en toilette lilas pâle, étaient en visite. M. le sous-préfet a valsé comme du temps de l'Empire. Qu'en dira la République?... Elle ne le saura pas, espérons-le, car nous ne la

comptons pas parmi nos abonnées.

Et les excursions que vous deviez accomplir, nous dira-t-on ? Attendez que la fée d'Audaine ait complété son miracle de régénération. Nous y retournerons. Il y a sur la plate-forme du vieux donjon de Dromfront un panorama splendide dont on ne se lasse jamais, et qu'on peut revoir avec des étonnements nouveaux. Nous irons aussi au château de Ranes qui appartient à Mme la princesse de Berghes. Autrefois, la princesse en faisait les honneurs avec une grâce parfaite. Mais, hélas !... le deuil et le chagrin voileront longtemps encore cette habitation princière, car Mme la princesse de Berghes pleure toujours son fils, le jeune prince de Berghes, tué au Mans, à l'âge de vingt et un ans, en se battant contre les Prussiens. Quelle mort glorieuse !... Mais aussi quelle douleur... Il n'y a que les mères pour savoir ce que souffrent les autres, et pour les plaindre de toutes leurs entrailles et de tout leur cœur. Le jeune prince de Berghes était un modèle de piété filiale. Un désir de sa mère était un ordre. C'était une adoration et un culte de toutes les minutes. Pauvre mère !... Un tel fils est un regret éternel. Quand nous irons à Ranes, nos yeux se rempliront de larmes et nous les laisserons couler, car nous penserons à la mère privée de ce fils accompli qu'elle ne retrouvera que dans l'éternité.

La Tour de Ranes remonte au quinzième siècle.

La légende raconte que c'est du haut de ce donjon que la *Fée Audaine*, qui s'était éprise d'un jeune et beau seigneur de Ranes, et l'avait épousé, à la condition qu'il ne prononcerait jamais devant elle le mot de *mort*, se précipita en poussant un cri d'angoisse et disparut pour toujours en entendant son cher époux qui l'attendait au bas de la tour, lui reprocher d'être si lente à venir, qu'elle était bonne à aller chercher la *mort*. On montre encore sur la pierre des créneaux, d'où elle prit son essor, la trace de son pied mignon, et depuis lors on entend souvent, au milieu des nuits sombres, sa voix plaintive répéter ces lugubres péroles : *La mort, la mort !...*

Hélas !... c'est encore ce même cri que soupire douloureusement la légende de la Tour de Ranes.

Il n'y a pas que Bagnoles qui soit visité par l'aristocratie.

La princesse de Sagan, la marquise de Gallifet, la duchesse de Castres, le comte et la comtesse de Ludre sont à Luchon.

La duchesse de la Trémouille, la comtesse de Pourtalès, la comtesse de Ganay, la marquise de Castelbajac, le vicomte Greffulhe, le vicomte Louis de Turenne, le baron de la Redoute et Mme Rattazzi sont à Trouville.

M. et Mme Alphonse de Rothschild à Dinand.

La princesse de Metternich part pour ses terres de Johannisberg et de là en Bohême.

La princesse de la Trémouille est à Dieppe, ainsi que le comte de Dauvot.

Vichy possède aussi une nombreuse et aristocratique pléiade de baigneurs.

Quant aux eaux d'Allemagne, il n'en est nullement question. On met au pilori de l'opinion publique les Français qui osent y aller. Nos eaux thermales françaises n'en sont que plus visitées.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

La mode fait relâche. Il n'y a d'autres nouveautés que celles qui ont été créées pour la saison des eaux et des bains de mer. Les grandes maisons industrielles qui lancent la fantaisie et l'actualité préparent les modèles d'automne et d'hiver, qui commencent à se produire au mois de septembre. Ces ravissantes toilettes de la *maison Gagelin*, que nous avons décrites et qui sont actuellement à *Dieppe*, à *Trouville*, à *Vichy*, à *Luchon*, à *Bagnères de-Bigorre* et aux bains de mer de *Royan*, les toilettes de villes d'eaux, de bains de mer et de campagne diffèrent entièrement les unes des autres.

Il faut à Dieppe des toilettes parisiennes, ainsi qu'à Vichy et à Bagnères-de-Bigorre. La terrasse de Dieppe, le parc de Vichy et les Coustous de Bagnères sont appropriés pour les toilettes garnies de dentelle et pour les costumes Watteau. A Bagnères-de-l'Orne, les toilettes à mi-traine sont réservées comme toilettes de salon. Les costumes de percale, de toile et de piqué conviennent aux excursions dans le bois. Les toilettes de Bagnères, qui avaient été très simples jusqu'ici, sont très luxueuses cette saison thermale. Si la mode prend possession de Bagnères, les élégantes qui fréquentent les villes d'eaux en vogue ne tarderont pas à y arriver.

Les femmes s'habillent bien plus pour les autres femmes que pour les hommages qu'elles espèrent recueillir. C'est la rivalité de toilettes et de costumes qui rend la mode si extravagante et si audacieuse. Puisque Mme *** a bien osé risquer telle coiffure et tel retroussis de tunique, pourquoi ne ferions-nous pas comme elle, et même bien davantage? Nous sommes plus riche, mieux posée dans le monde, plus jolie et plus élégante. Une autre femme, qui est encore plus riche, mieux posée, plus jolie et plus élégante, renchérit sur le

chignon, qui dépassait déjà la nuque du cou, et le laisse tomber au milieu du dos, jusqu'à ce qu'une fantaisiste, bravant hardiment le qu'en dira-t-on? s'affranchisse de son filet et le laisse flotter tout éploré jusqu'à la taille, à la mode de Geneviève de Brabant.

Autrefois, la femme se préoccupait bien plus de sa beauté que de sa toilette, car on accordait à son visage plus d'attention qu'à son chapeau et à son costume.

Il est vrai que la plupart des femmes sont belles aujourd'hui, et que presque toutes trouvent le moyen de plaire, parce qu'elles savent s'y prendre.

Qu'est-ce que la beauté dans toute l'acception du mot?... Est-ce un nez bien fait, un profil irréprochable, des yeux fendus en amandes, protégés par de longs cils, un teint éblouissant, une peau d'une blancheur éclatante? ... C'est tout cela, et ce n'est rien de tout cela.

— Comment l'entendez-vous? nous dira-t-on.

— Telle femme est belle pour certaines appréciations, tandis qu'elle n'est que très ordinaire pour beaucoup d'autres. La beauté ne se définit pas, elle s'accepte, on la subit. Demande-t-on à la fleur d'où lui vient son parfum? Elle est fleur, elle captive, elle charme, on la respire.

Voici ce que dit Alphonse Karr à propos de la beauté. Il a été et il est encore l'admirateur de la femme, et il cultive toujours les fleurs avec passion et délices:

« C'est un si grand malheur et une si grande ruine pour une femme que de n'avoir pas de beauté, que les femmes font volontiers *beauté de tout bois*. Celle qui doit absolument renoncer à la beauté du visage se console par des prétentions à la beauté de la taille. Faute de taille, elle peut avoir de la *grâce*, ou bien du *maintien*, ou de la *tournure*, ou *un certain air*, et enfin, *un je ne sais quoi*.

» Il y a cependant des femmes qui ne sont pas très sensibles aux éloges de leur beauté; ce sont celles dont la beauté est universellement reconnue. L'hommage que vous leur rendez à cet égard est une dette que vous leur payez: elles ne vous en savent aucun gré. C'est sur l'esprit alors qu'il faut les flatter.

» Toutefois, la femme réellement intelligente doit rechercher dans la parure, non pas ce qui la fait paraître riche, mais ce qui fait valoir sa beauté; et la femme honnête ne doit penser à être belle que pour le mari qu'elle aime. »

Puis Alphonse Karr ajoute:

« On paraît être le grand tyran des femmes. On fait ceci; On fait cela. Jamais on ne s'avise d'hésiter à obéir à On. Les femmes exigent même

que les maris reconnaissent la puissance de ce terrible *On*.

» *On* porte les robes échancrées. *On* porte les chapeaux évasés. *On* met cinq volants aux robes. Mais j'ai quelque soupçon qu'*On* n'est si bien obéi que parce qu'*On* n'ordonne que ce que les femmes ont envie de faire. Que *On* ne s'avise jamais de prescrire de ne porter qu'un chapeau par an, de n'acheter une robe que lorsque la précédente est usée, de s'habiller simplement et modestement, vous verrez ce que durera sa royauté.

» Qu'est-ce que la mode?... Qui est-ce qui promulgue les arrêts et les décrets de la mode? J'évite le mot *loi*, qui entraîne avec lui une idée de stabilité, ou au moins de durée. Dans quel temple se reudent les décrets de la mode?...

» Qui est-ce qui fait la mode?... Des femmes, sans doute.

» Qui est-ce qui la suit?... Toutes les autres. Il est bien humble à toutes de se soumettre ainsi à la décision de quelques-unes.

» Ecoutez une femme : elle ne porte rien dans sa parure qui ne soit commandé impérieusement par cela que toutes les autres le portent. Mais interrogez en particulier chacun de ces tyrans, vous verrez que chaque femme a la même obéissance, la même abnégation.

» Brantôme raconte que lorsque la reine Marguerite fut menée par sa mère au roi de Navarre, son mari, elle dit : « J'achève d'user mes belles » robes, car lorsque j'arriverai à la Cour, j'y entreraï avec des étoffes et des ciseaux, pour me » faire habiller selon la mode qui courra. »

La reine, sa mère, lui répondit : « Pourquoi dites-vous cela, ma mie?... car c'est vous qui inventez les belles façons de s'habiller. La cour les prendra de vous, et non vous de la cour. »

« Comme de vrai », ajoute Brantôme.

Nous voilà bien loin de Bagnoles, direz-vous, chères lectrices. Pas autant que vous croyez, car Marguerite de Navarre nous y ramène. Son souvenir charmant, aimable et poétique, erre encore dans ce grand bois de sapins où la Marguerite des Marguerites a composé plus d'un de ses fabliaux. Mais Bagnoles n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. La source était abritée dans un hangar de feuillage. On s'y baignait tout naturellement. Il n'y avait pas de grande ni de petite piscine, ni d'hydrothérapie ingénieusement disposée. Le site de Bagnoles était encore bien plus pittoresque et bien plus sauvage. Mais les vertus miraculeuses de la source thermale étaient les mêmes qu'elles le sont aujourd'hui ; et Marguerite de Navarre venait y chercher la santé, l'esprit et la beauté.

Retournons donc à nos chiffons et demandons à la maison *Gagelin-Opigez* quelles sont les derniè-

res créations artistiques qu'elle vient de créer.

Par cela même que la maison *Gagelin* n'aime pas à se répéter, elle fait toujours du nouveau pour la saison d'été, tout en s'occupant activement des modèles d'automne et d'hiver.

C'est au mois de septembre que commence l'émission des nouveautés d'hiver, et que les commissionnaires étrangers viennent des quatre coins du monde chercher nos primeurs parisiennes dans les premières maisons réputées à l'ordre de la mode et de la fantaisie.

En attendant, citons un costume en foulard bleu très foncé, composé d'un jupon dont le devant est entièrement plissé d'étoffe pareille, liserée de faille bleu pâle. La tunique est ouverte devant pour laisser voir le jupon. Elle est garnie d'un large liséré bleu clair et d'un petit volant de mousseline et de tulle broché et relevée avec une écharpe bleu clair, d'une façon toute nouvelle et toute élégante. Le corsage, à basques très bouffantes derrière, a un gilet bleu clair devant. Il est également garni de biais et de volants de mousseline.

Un autre costume en batiste écri est reproduit avec un jupon garni d'entredeux brodés, posés très bas sur le devant de la jupe et venant se rejoindre par derrière, presque en haut du jupon. La tunique, qui est ornée des mêmes entredeux et d'un volant assorti, est très longue par devant et vient par derrière former postillon.

Ce qui fait encore nouveauté, ce sont les tuniques en chalys, rayées de bandes multicolores sur jupon de faille claire ou sur jupon de nuance sombre. Comme ce genre d'étoffe est tissé avec des rayures en travers, ce qui est très disgracieux pour la taille et ce qui grossit beaucoup, la maison *Gagelin* la dispose en biais sur la poitrine et dans le dos, ce qui donne beaucoup de grâce et de nouveauté à la tunique.

Pour le 1^{er} septembre, l'éclosion des primeurs d'automne commencera à se produire dans la maison *Gagelin-Opigez*.

Nous les cueillerons une à une pour vous les offrir. Attendez-vous à des surprises d'élégance. *M. Yves Opigez*, qui est à la tête de la maison *Gagelin* et qui la dirige avec son père, sait allier la fantaisie artistique à la distinction de bon goût.

Tout en ne faisant pas les toilettes de tout le monde, ses modèles peuvent être portés aussi bien par les femmes riches comme par les femmes les plus simples, car ils sont tous d'un goût parfait, et n'ont pas l'air d'avoir été édités pour le carnaval de la mode.

Les rubans, les ruches et les velours composent en grande partie les ornements des costumes et

des robes. Les bandes de velours surtout font genre et actualité. On les dispose sur les jupes en guise de volants et en les graduant comme hauteur. Des bandes de velours marron sur une jupe de faille grise, avec tunique bordée d'un même velours et relevé très en arrière, avec des nœuds de velours marron, composent une très jolie toilette complétée par un corsage à basques postillons encadrées d'un même velours marron et d'un gilet de velours marron. C'est très simple et très distingué.

On remplace les bandes de velours marron par du velours nacarat et du velours noir, quand on le préfère.

C'est à la *Glanceuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, qu'il faut demander tous les velours nouveaux de coloris, les rubans fantaisistes et les ruchés à la mode. C'est bien commode pour les belles dames qui habitent la province que d'envoyer à la *Glanceuse* l'échantillon de leurs costumes, car elles reçoivent des riches tuyautés assorties ou des ruches découpées. La toilette se simplifie quand on sait s'y prendre. Et avec le concours de la *Glanceuse* et une machine à coudre telle que la *Silencieuse*, on peut reproduire les garnitures les plus élégantes, sans avoir à payer des façons onéreuses de couturières.

Ce qu'on peut encore demander à la *Glanceuse*, ce sont des nœuds de coiffure et de cravate en ruban de deux tons camaïeux ou de deux teintes différentes, soit gris et bleu, ponceau et gris, bleu et mais, vert réséda et rose. Depuis que nous avons quitté Paris, la *Glanceuse* a dû faire éclore plus de vingt nœuds différents. Rarement elle reproduit le même. Tantôt c'est un nœud aigrette, tantôt un nœud cocarde, ou bien un nœud pouff, un nœud Watteau, Fontanges, Louis XV, Marie-Antoinette et papillon. Le nœud Alsacien plaît toujours, parce qu'il est patriotique.

Autant les femmes cherchaient, il y a quelques années, à cacher leurs traits sous un voile moucheté faisant loup Louis XV, autant elles se montrent aujourd'hui à visage découvert, légèrement poudré de tulle blanc uni. Les voiles à la mode font échapper en tulle uni, soit blanc, noir ou de couleur, assorti à la toilette. Les vrais chapeaux de campagne en paille d'Italie, ou en paille de fantaisie avec large bord, mollement incliné sur les yeux, se passent du concours d'aucune toilette.

Ce genre de chapeau, avec petite calotte ronde et large bord, baissée devant et derrière, s'appelle: *Chapeau Moissonneuse*.

Mlle de Bongars encadre la calotte d'une gerbe de fleurs des champs attachée avec un nœud de velours noir à pans flottants.

Le *Bolivard* est tout à fait rond, tant soi peu cabossé, avec guirlande de roses de toutes couleurs ou de reines-marguerites panachées.

Ce qui est encore très élégant, c'est le *Clarisse Harlowe*, en paille d'Italie, avançant en tuyau sur les yeux, très relevé derrière et se nouant sous le menton, avec des brides de velours noir. Sur la calotte, gerbe de fleurs des champs et d'épis, ou de grenades éclatantes, ou d'œillets panachés de teintes différentes. Consultez les gravures des Keepsakes, et vous aurez le secret de ce chapeau *Clarisse Harlowe* que *Mlle de Bongars* reproduit avec beaucoup de talent et d'autorité.

Les jeunes femmes aiment aussi le chapeau *Jean Bart* en paille de fantaisie ou en toile cirée, avec aile d'oiseau et cocarde.

Quel que soit le genre de chapeau qu'on demande à *Mlle de Bongars*, 1, rue d'Antin, elle l'exécute à ravir. Elle a surtout le don d'embellir et de rajeunir, parce qu'elle est coloriste et qu'elle sait la nuance et la coiffure qui conviennent à telle ou telle physionomie. Autour des chapeaux canotiers, on enroule une écharpe en crêpe de Chine. C'est très souple et très léger.

Le Crêpe de Chine est dans toute sa vogue élégante. Jamais les élégantes n'en ont tant porté, soit en blouze, en tunique, en ceinture, en écharpe et en fichu.

Très heureusement pour l'*Union des Indes*, qui avait accaparé les seuls et authentiques crêpes de Chine provenant directement de l'Indoustan, car elle avait plus de cinquante nuances nouvelles qui sont demandées chaque jour. Il y a une telle différence entre les crêpes de Chine qu'on achète ailleurs et ceux de l'*Union des Indes*, qu'on s'aperçoit trop tardivement, hélas!... qu'on a acheté du faux crêpe de Chine.

Pour la saison d'automne, les tuniques en foulard à pois sont choisies par les femmes les plus élégantes. On les porte sur des jupons noirs, quand la tunique est de nuance foncée illustrée de pois blancs, et sur des jupons de nuance claire, quand la tunique est en foulard blanc colorée de pois de couleurs. Les costumes en crépon de l'Inde remplacent le crêpe de Chine, quand on est obligé de calculer.

Qu'est-ce que le crépon de l'Inde?.. Un tissu nacré, ayant le grenu du crêpe de Chine et ne se chiffonnant jamais.

C'est un merveilleux tissu pour ainsi dire inusable.

Demandez-en l'échantillon à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber. Elle vous l'enverra à destination, ainsi que les échantillons de ses nouveaux fou-

lards à pois, et la collection complète de ses autres foulards.

Les chaussures marchent avec la mode, c'est-à-dire qu'elles sont de plus en plus fantaisistes, et que les souliers Louis XV sont ornés de nœuds de pouffs de deux couleurs en rapport avec les toilettes. La *maison Jouvenot*, qui fait la pluie et le beau temps en fait de chaussures, comme la *maison Gagelin* en fait de toilettes, tempère cette fantaisie et la maintient aux limites de la distinction. Une chaussure par trop audacieuse est pour le moins aussi provocante qu'un chapeau par trop surélevé et par trop enrubanné. Il y a des femmes qui s'imaginent qu'en marchant sur des talons aigus comme des échasses, plantés sous la semelle au milieu du pied, elles auront un grand type d'élégance. Elles marchent ni plus ni moins comme les pingoins du Jardin Massey à Tarbes, ou du Jardin d'Acclimatation à Paris. C'est horrible. Elles ont dans la tournure des mouvements convulsifs qui les font ressembler aux paralysés de Bagnoles. Vous êtes méchante, nous dira-t-on. Vraiment non. Nous disons la vérité, et presque toujours on n'aime pas à l'entendre. Ce qui distingue les chaussures de la *maison Jouvenot* et lui assure une clientèle d'élite, c'est la coupe parfaite et hygiénique de ses bottines et de ses souliers, qui ne torture pas le pied et lui laisse toute sa liberté d'action. Le pied est cambré naturellement, et n'est pas déformé comme un pied de Chinoise. Les souliers Louis XV, avec talons demi-hauts et bien assis comme équilibre, sont plus coquets pour les toilettes pompadourées et enrubannées que les bottines. Toutefois, il faut absolument deux bottines : d'excursion et de plage, en chevreau mat, avec semelles de chasse, ou en daim de nuance naturelle. Les bottines en daim ou en chamois sont très grandes dames et coûtent très cher, car il ne faut pas un défaut dans la peau. C'est à la *maison Jouvenot* que revient l'initiative de ces bottines en peau de chamois et de daim. Nous en avons déjà parlé et nous y revenons parce qu'on nous écrit à ce sujet et qu'on nous demande des renseignements positifs. La bottine en peau de daim et de chamois ne grossit pas le pied comme on le redoute. Et puisqu'on recherche l'*unique*, ajoutons que les bottines en chamois, de même que le talent de Jouvenot, sont *uniques*. On peut lui écrire directement et en référer avec lui, 165, *rue Saint-Honoré*, dans son magasin de chaussures. La bottine de chamois s'appelle : Botte *Dopa d'Istria*, en l'honneur de l'intrépide voyageuse.

Les souliers sont donc assortis aux costumes et aux toilettes, soit en batiste écru, mais ou

gris tendre, avec bouffette de ruban mélangé de guipure ou de broderie, soit en peau dorée, avec nœud marron, bleu ou rose, selon la toilette, soit en chevreau gris, avec nœud gris et cerise, soit en chevreau noir mat, avec nœud noir et lilas pâle.

Le bon goût de nos lectrices les guidera dans le choix de leurs nœuds. Il faut en avoir plusieurs de différentes nuances pour composer des chaussures nouvelles.

Terminons notre courrier par le cours de beauté de la *maison Violet* qui plaît tant aux femmes et qui leur rend de si précieux services, car avec le concours des *Talismans de la Beauté et de l'art de s'embellir*, une femme reste longtemps jeune et belle. Est-ce de la coquetterie?... Vraiment non. La femme qui ne veut pas vieillir est dans son droit. N'est-ce pas un moyen infailible de retener près d'elle le mari qu'elle aime? Les *Talismans de Beauté* de la maison Violet comprennent dix chapitres aussi intéressants qu'utiles. En les consultant, on fait un cours d'histoire, car la maison Violet remonte jusqu'aux Grecs et aux Romains pour l'art des cosmétiques. Elle demande aux Reines de beauté tous leurs secrets de coquetterie et de conservation, et elle en donne la recette aux jolies femmes qui la lisent.

Dans la petite brochure intitulée : *l'Art de s'embellir*, il y a toute une collection d'eaux de toilette, parfumées à différentes senteurs et distillées avec les principes adoucissants et hygiéniques de la Glycérine, telles que : l'eau de toilette aux violettes d'Italie, l'eau de toilette à l'essence de Portugal, l'eau de toilette Violet, au bouquet composé de fleurs balsamiques; puis c'est la Crème de Beauté à la Glycérine, la pâte émulsive à la Glycérine, et une eau de toilette intime très tonique et très rafraîchissante, Glycélorée au quinquina et aux roses de Provins. Tous ces produits de la maison Violet, à la Glycérine parfumée, sont excellents pour le hâle de la campagne et la brise de la mer. Ils conservent à la peau toute sa souplesse et tout son velouté, en l'empêchant de se flétrir et de se gercer.

Pour rafraîchir l'haleine, la maison Violet a préparé des pastilles ambrosiaques, au *mastic de Chio*. Ces pastilles, d'un goût extrêmement agréable, sont toniques et absorbantes. Elles sont mille fois préférables aux pastilles de cachou pour MM. les fumeurs.

Le choix d'une parfumerie naturelle extra-fine est des plus important.

Citons les principaux produits, contresignés de la Reine des Abeilles, qui est la marque de fabrique de la maison Violet : le *Savon Royal de Thri-*

dace, médaillé à toutes les expositions et le seul recommandé par les célébrités médicales pour la beauté et le satiné de la peau; le savon *Chinois*, le savon *Jockey-Club*, le savon *Ylang-Ylang*, aux senteurs de lilas de Perse; la *Crème de Beauté* de deux teintes, pour le jour et la lumière; l'Eau de Beauté pour les teints délicats; l'Eau de Cologne impériale et de la *Reine des Abeilles*; le vinaigre aux violettes d'Italie; la *Rosée d's Abeilles*, récoltée dès l'aurore dans le calice des fleurs; la Crème Duchesse et nutritive pour les soins de la chevelure; la pommade fondante aux violettes d'Italie; l'Ess bouquet pour le mouchoir, le foin coupé; les fleurs de Lys, les gouttes de violettes d'Italie, les Fleurs de France de la Reine des Abeilles, le bouquet *Jockey-Club*, et la rose mousseuse.

La maison Violet expédie des caisses de parfumerie, quand on lui en fait la demande. C'est ce qui nous est arrivé à Bagnoles de l'Orne. Il suffit d'écrire: *Rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, ou bien 317, rue Saint-Denis*, à la maison de gros et d'exportation.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE

SOUS LA DIRECTION INTELLIGENTE DE M^{LLE} BRACONNIER DELAUNE,

67, rue des Saints-Pères.

C'est surtout pendant les loisirs de la villégiature aux villes d'eau et aux bains de mer que le travail à l'aiguille est en grand honneur. Les baigneuses mettent une certaine coquetterie, une certaine vanité à produire un ouvrage à l'aiguille qui fasse nouveauté. On veut avoir le plus joli et le plus fantaisiste. C'est ce qui arrive à Bagnoles, et qui se doit produire aux autres stations thermales et sur la terrasse de Dieppe.

Nous avons vu ici trois artistiques ouvrages à l'aiguille, que nous recommandons à nos lectrices et qu'elles peuvent demander à *Mlle Braconnier-Delaune*.

1° C'est un lambrequin en drap bleu foncé, avec applications de drap bleu cramoyé et de drap bleu vert, brodées de soie de couleur avec différents points en relief, dans le style byzantin et oriental le plus pur.

2° Un store exécuté sur canevas jaune très clair, faisant toile métallique, avec applications de fleurs, de feuillage et de sujets, en toile peinte de Jouy, encadrés d'une broderie de laine et de soie, avec différents points de broderie sur les

fleurs et sur les feuillages. On croit faire une peinture, et l'aiguille et le bon goût remplacent le pinceau pour le coloris.

3° Une vieille tapisserie travaillée sur un ancien dessin remontant au seizième siècle. C'est une copie qui a son mérite, car elle est fidèlement exécutée en laine et en soie aux teintes douces, et pour ainsi dire passées, pour être plus en rapport avec la grande tapisserie qu'elle veut reproduire.

Mlle Braconnier-Delaune a une collection de ces vieilles tapisseries datant de tous les siècles. Elle en fait même une spécialité artistique et historique, et elle exécute, en ce moment, plusieurs meubles de château qui seront du *vieux neuf* très apprécié comme exécution et comme dessin, et que nous décrirons dans leur ensemble harmonieux quand ils seront terminés.

En dépit de la République et des principes égalitaires qu'elle veut émettre, l'un des ouvrages les plus en faveur et les plus à la mode sont les armoiries des premières familles de France qui s'exécutent pour grands fauteuils héraldiques et chaises avec dossier.

Sur le dossier, on brode au petit point les armoiries ressortant sur fond noir, et, sur le siège, on dispose un chiffre d'une grande dimension, avec lettres entrelacées, or et argent, ressortant sur fond rouge avec un cercle d'or, et de bois ornementé pour second fond noir rappelant le dossier.

On fait aussi, pour lambrequins et portières, des bandes écussonnées et armoirées sur fond noir.

D'autres bandes, de genre cachemire, reproduisent des palmes orientales sur fond blanc, entourées de ponceau et ressortant sur fond noir. Le tout encadré par une infinité de nuances diverses, dans les teintes cachemire. Ce travail réclame une certaine attention pour les premiers points de compte. Mais on peut reprendre ensuite les causes intimes, sans crainte de se tromper.

Une autre petite bande, genre smyrne, sur fond blanc, s'exécute pour chaise de fantaisie, avec monture de bambou doré.

Les médaillons pour chasubles sont bien certainement l'un des ouvrages les plus faciles et les plus méritants à faire, sur un carré de canevas de 20 centimètres. On peut emporter partout avec soi ce petit ouvrage à l'aiguille, sans qu'il soit nullement gênant.

Le choix des médaillons est varié et multiple. Ce sont des points de compte noir et jaune, sur fond rouge, vert et bois; d'autres violet et blanc, cerclé de jaune pour l'Avent. Les chiffres de Jésus et de Marie en soie jaune or ressortant sur fond écarlate, avec encadrement de lys d'or tout autour.

Pour le 15 août, la sainte Marie, l'une des fêtes les plus universelles, *Mlle Braconnier-Delaune* a disposé une série de petits ouvrages charmants qu'on peut offrir, comme si on les avait fait soi-même, et qui sont d'un prix accessible à toutes les positions et à toutes les bourses.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

A l'Opéra on s'occupe activement de l'ouvrage de M. Diaz, mais non pas encore, pourtant, au point de vue pratique. C'est-à-dire qu'on ne répète pas encore la « Coupe du roi de Thulé », mais qu'on est en train d'en arrêter la distribution définitive, et que maintenant on va pousser rapidement les choses. M. Diaz désirait avoir M. Faure pour interprète principal de son ouvrage. Or, M. Halanzier est allé récemment à Londres pour traiter avec le chanteur de cette importante question. M. Faure a consenti de la façon la plus gracieuse, en déclarant qu'il s'estimerait heureux de contribuer, pour sa part, au succès d'un jeune compositeur, et qu'il se mettait à son entière disposition. Ce qui embarrasse l'administration de l'Opéra, c'est le rôle du ténor, qui devait d'abord être confié à un débutant, M. Richard, élève du Conservatoire, qu'on a déjà entendu aux concerts populaires et pendant le siège aux concerts de l'Opéra. Mais M. Richard est souffrant depuis plusieurs mois, les médecins lui ont conseillé le séjour de Fontainebleau, et en dépit de tous les soins, il n'est pas en état de paraître à la scène. On a songé, pour le remplacer, à M. Bosquin, mais rien n'est encore arrêté.

Du reste, la « Coupe du roi de Thulé », qui est une pièce à grand spectacle, et dont un acte entier se passe sous l'eau, sera montée avec beaucoup de luxe et de splendeur.

M. Prével raconte un incident d'une des dernières représentations de « Faust » : Le baryton Gaillard ayant involontairement, bien entendu — marché sur le pied d'une danseuse, celle-ci, sous l'empire de la douleur et de la colère, se répandit contre le malheureux baryton en invectives si grossières, que l'administration de l'Opéra l'a priée de rester désormais chez elle. Chez elle, *Mlle X.* pourra étudier à loisir la « Civilité puérile et honnête ».

On a donné cette quinzaine les « Huguenots, la Favorite et Robert ». Les artistes les plus applaudis ont été MM. Villaret, Bosquin, Sylva, Caron, Echetto, Rataille, Sapin, Gaspard, ainsi que Mmes

Arnal, Thibault, Bloch, Mauduit, Devriès et Arnaud.

M. Halanzier vient de s'attacher pour un an la célèbre diva Christine Nilsson. C'est dans la « Psyché » d'Ambroise Thomas que le rossignol suédois reparaitra sur la scène de la rue Le Peletier.

Voici, quant à présent, la distribution :

Eros	Christine Nilsson
Psyché	Devriès
Mercure	Faure

On sait que « Psyché » fit autrefois sa première apparition à l'Opéra-Comique. Il y avait donc du dialogue. A l'Opéra, il y aura, au lieu de dialogue, des récitatifs absolument inédits. « Psyché » est une des belles partitions d'Ambroise Thomas. Sa beauté même, d'un caractère trop élevé, lui nuit à l'Opéra-Comique. L'œuvre sera dans son vrai cadre à l'Opéra.

C'est le 27 juillet qu'Ophélie Nilsson s'est mariée avec M. Rouzeaud. Elle a pris immédiatement un congé qu'elle viendra passer à Paris.

Malheureusement, nous n'entendrons pas cet hiver, sur la scène de la rue Le Peletier, *Mme Sass*, attendu qu'elle vient de signer un brillant engagement pour le théâtre Apollo de Rome, avec l'impresario Jacovacci.

On nous affirme que M. Halanzier a mis la main sur une étoile de la danse ; il serait en pourparlers sérieux avec *Mlle Henriette Lamarre*, une ballerine qui a obtenu les plus grands succès sur les scènes italiennes, notamment au Théâtre-Royal de Turin et à la Pergola de Florence.

Le Théâtre-Français a reçu une comédie en trois actes qui sera mise en répétitions le 9 août prochain et passera le 1^{er} septembre. Cette pièce, qui a été lue par M. Cadol, n'est pas de cet auteur. Elle a pour père un artiste du Théâtre de Cluny, un pensionnaire de M. Laroche qui a nom Georges Richard, et qui a déjà fait jouer quelques petits actes très réussis. M. Richard est un homme de savoir est de talent. Bachelier ès-lettres, officier de l'Université je crois, ou tout au moins professeur, il se sentait attiré irrésistiblement vers le théâtre, et c'est après avoir « pratiqué », comme jadis Lambert Thiboust, qu'il est devenu auteur. Puisse-t-il recueillir la succession artistique de l'auteur décédé !

La comédie de M. G. Richard a pour titre provisoire : « Les Enfants ». Nous disons provisoire, car chacun sait que depuis longtemps il n'y a plus d'enfants. Les principaux artistes désignés pour interpréter cette œuvre, sont : MM. Got, Febvre et *Mlle Reichemberg*.

M. Lafont est engagé à l'Ambigu-Comique à partir du 1^{er} septembre. Cet éminent comédien, après avoir entendu la lecture du « Centenaire, » a signé un traité avec la direction. Cette pièce ne pourra donc être jouée qu'au mois d'octobre. — Voilà pourquoi on va reprendre le « Courrier de Lyon, » avec Paulin-Ménier, l'inimitable Paul Choppart.

Le « Miracle des roses », repris au Châtelet, m'a rappelé le bon temps du mélodrame au vieux boulevard du Temple ; temps qui n'est plus, hélas ! et qui ne reviendra jamais. Je me souviens avec quels frémissements on écoutait ces mots du tyran qui, dans toutes les pièces, terminait invariablement le prologue : « A toi la première !... A moi la seconde !... » Ce à quoi l'amoureux répondait : « Oui, mais j'aurais la belle !... » et de quels applaudissements frénétiques on saluait cette magnifique scène du cinquième acte, scène où le tyran tenant sur la tête de l'innocente héroïne son « cimenterre » levé, s'écriait : Tu vas mourir !... quand tout à coup le jeune homme du premier acte, sortant de la muraille, ripostait d'une voix éclatante : Pas encore, sire, duc ! O sainte naïveté des anciens âges, qu'êtes-vous devenue ? A l'heure présente, le public, auquel on s'est acharné à apprendre le désenchantement et le scepticisme, n'accueille plus qu'avec des risées tout ce qui lui parle cette langue d'une époque disparue.

Le « Miracle des roses » est de l'école de « Lazare le pâtre et de Gaspardo le pêcheur. » C'est un bon mélodrame, solidement charpenté et qui tient jusqu'au bout l'esprit en éveil. Les auteurs, MM. Béraud et Hostein, ont su arranger avec habileté cette touchante légende d'Elisabeth de Hongrie, et bien que beaucoup de choses aient laissé à désirer dans l'exécution, je ne me suis point ennuyé, au contraire.

Mlle Dica-Petit, que je suis bien étonné de ne pas voir au Gymnase ou au Vaudeville, a joué le rôle de la malheureuse reine de la plus touchante façon du monde, avec une grande autorité dans le geste et un excellent sentiment dramatique, qui met toutes les parties du rôle en relief sans jamais tomber dans la déclamation. J'ai également remarqué un jeune homme, M. Reynald, qui a passé par l'Odéon et que l'Ambigu vient d'engager pour trois ans. Il a du feu, de la chaleur et un excellent organe.

M. Boulet vient de faire apposer dans tout Paris de magnifiques affiches vertes annonçant aux populations la prochaine apparition du « Fils de la

Nuit ». Les principaux rôles sont ainsi distribués :

Ben-Leïl	MM. Lafontaine
Donato	Desrieux
Bravadura	Vannoy
Guisca	Laurent
Julia Favelli	Mmes Page
Ghével	Devoyod
Myrtha	Laurence Gérard
Fiammetta	Milla

Les relâches ont commencé.

Ne quittons pas la Gaité sans annoncer pour l'hiver prochain une éclatante reprise de la « Poule aux œufs d'or », une féerie qui fit jadis fureur à l'ancien Cirque. La susdite pièce sera remaniée et agrémentée de décors et de trucs dans le dernier goût du jour.

« Paris dans l'eau » n'aura eu que quatre représentations. Ce résultat était malheureusement facile à prévoir dès le premier jour. Sans compter que les chaleurs s'en sont mêlées et que M. Hubert a dû faire relâche devant sa dernière recette : 180 fr. à peine.

M. Cantin reprendra le 15 août possession du sceptre directorial des Folies-Dramatiques. La réouverture se fera par une reprise du « Canard à trois becs » avec Mlle Paola Marié qui vient d'y obtenir un très grand succès à Londres. Puis viendra le « Mazeppa », en trois actes, de MM. Henri Chabrillat et Philippe Dupin, musique de M. Charles Pourny — et non Litloff, ainsi que le disent quelques-uns de mes confrères — pour les représentations de Mme Thierret. Ensuite on donnera « Héloïse et Abeilard », trois actes de MM. Clairville et Busnach, musique — cette fois c'est vrai — de Litloff. Sans compter les « Bicoques », de M. Edouard Plouvier, « Gésier XIV », de MM. Moinaux et Lecoq, et « Monsieur de Pourceaugnac », arrangé par M. Albert Millaud.

SOUVENIRS DE VOYAGE

(Suite)

Quant à Saint-Georges, c'est une idylle maritime, une pastorale de Florian au bord de la mer, un tout coquet et tout verdoyant village, qui a été illustré par *Michelet* et par *Eugène Pelletan*, deux célébrités littéraires. Tous ceux qui aiment la nature pour la nature et qui tiennent une plume ne peuvent voir Saint-Georges sans en parler avec enthousiasme et sans l'exprimer hautement. La route de Royan à Saint-Georges est des plus ravissantes et des plus pittoresques, car on tra-

verse une belle et ombreuse forêt désignée sous le nom de *Bois de Boulogne*, ayant des aperçus, de vastes prairies et des horizons inattendus. Le village de Saint-Georges et sa couche maritime se trouvent pour ainsi dire enclavés dans cette forêt. Jugez de la situation : d'un côté l'Océan, de l'autre la forêt. A quelques minutes de la mer il y a des villas ravissantes, avec des parcs immenses et des massifs de fleurs odoriférantes, parfumées et tonifiées par la brise maritime. Il semble que le réséda a plus d'arôme et plus de senteur. Cette splendide forêt, qui s'appelle le Bois de Boulogne, était autrefois la garenne du pasteur Jarousseau, qui a fourni à M. Eugène Pelletan un livre très intéressant : *Le Pasteur du Désert*.

Il y a de très belles propriétés à Saint-Georges : celles de M. Motheau, député de la Charente-Inférieure, de M. Eugène Pelletan et de M. Michelet.

Voici la description poétique que M. Michelet fait de ce séjour enchanteur, où il a passé toute une année.

« La Gironde, en cet endroit, n'a pas moins de trois lieues de large. Avec la solennité des grandes rivières d'Amérique elle a la gaieté de Bordeaux. Royan est un lieu de plaisir, où l'on vient de tous les lieux de Gascogne. Sa baie et celle de Saint-Georges sont gratuitement régalingées du spectacle des jeux folâtres auxquels les marsouins se livrent, dans la chasse aventureuse qu'ils viennent faire en pleine rivière et jusqu'au milieu des baigneurs. »

Aucun autre bain de mer ne peut donc être comparé à Royan. Dieppe est plus grandiose et plus aristocratique ; Boulogne-sur-Mer plus cosmopolite ; Trouville plus Jockey-Club, plus cocodette et plus boulevard des Italiens ; tandis que Royan est Royan, dans une position exceptionnelle, au milieu des bois, des vignes, des prairies et des moissons, se mirant pour ainsi dire dans la mer. On reste émerveillé devant une nature si prodigieuse et si luxuriante, que la terre produit pour ainsi dire d'elle-même deux récoltes par saison.

Notre excursion à la *Grande-Côte*, qu'on désigne sous le nom de *Mer-Sauvage*, produisit sur notre imagination un effet tout contraire à notre voyage à Saint-Georges. C'est là désolation de la désolation que ces dunes de sable battues par les flots de l'Océan. C'est la pleine mer, presque toujours terrible et agitée. Le spectacle est imposant et terrifiant. Pas un brin de verdure n'égaie le regard. C'est une Arabie maritime.

L'auteur du *Fils du Pilote* dépeint ainsi le tableau désolé de la Grande-Côte :

« Tout à coup le rocher s'arrête brusquement

et disparaît ; il fait place à la sauvage nudité de la Grande-Côte.

» A partir de ce point, qui forme une sorte d'épaulement sur lequel a été construit le fort de Terre-Nègre, la terre se métamorphose. Ce n'est plus le même sol ; ce n'est plus le même horizon. On dirait qu'une puissance surnaturelle nous a tout à coup transportés sous de lointains climats. Devant vous s'étend à perte de vue une grève plate et désolée dont l'immense solitude vous serre le cœur. Du côté de la terre ferme, le renflement des dunes vous dérobe la végétation et les cultures. C'est le désert morne et silencieux, le désert tout plein de vide et d'abandon !... Vous frémissez de vous voir en présence de cette mer terrible, que les gens du pays, dans la pittoresque simplicité de leur langage, ont si bien nommée *la Mer-Sauvage* ! Ses lames si longues, sa voix plaintive, ses gémissements si lugubres exercent sur vous une espèce de fascination qui vous plonge bientôt dans l'étourdissement et le vertige. Vos yeux fatigués, éblouis, cherchent en vain un point où s'arrêter. Du phare de Terre-Nègre aux phares de Bonne-Anse et de la Combre, que vous apercevez comme deux mâts pointus à l'horizon, ils n'ont, pour se reposer de la triste monotonie du sable, que quelques points noirs formés par quelques débris de naufrages épars çà et là. Ainsi la présence de l'homme ne se manifeste sur la Grande-Côte que par des signes de détresse et de mort !... »

Telle a été également notre impression et tel est encore notre souvenir aujourd'hui. Nous ne regrettons pas, cependant, d'avoir été à la Grande-Côte, car la route est des plus pittoresques et des plus intéressantes. On côtoie les bois en passant devant le phare de Terre-Nègre, qui se dresse sur un promontoire, au milieu d'un joli jardin. On ne tarde pas à arriver au puits de Lauture, qui n'est qu'un gouffre profond creusé dans les flancs d'un rocher. Cette espèce de gueule béante vomit des flots d'écume qu'elle rejette à une hauteur prodigieuse, puis disparaît en s'engloutissant dans l'abîme. Quand la mer est agitée, le spectacle du puits de Lauture attire beaucoup de touristes, mais il leur est impossible d'en approcher.

Nous avions aussi projeté une excursion à la Tremblade ; mais Paris délivré de la Commune commençait à respirer, et nous avions hâte de retourner à Paris pour revoir tous les nôtres. Il y avait un an que nous avions quitté notre petit nid de la rue de Provence. Revoir Paris !... Rentrer chez soi !... Reprendre ses chères habitudes oubliées et délaissées depuis si longtemps, c'était plus qu'un rêve. Mais comment allions-nous retrouver Paris ?... Avait-on exagéré ses ruines et ses

désastres?... ou avait-on atténué ses malheurs?... Le cœur nous battait bien fort de crainte et d'espérance. Nous fîmes nos adieux à M. Frédéric Garnier, maire de Royan, un Parisien royannais dans toute l'acception du mot, aussi aimable que spirituel, et au directeur du Casino, excellent homme et très compétent dans sa spécialité, qui s'appêtait à rouvrir la saison des bains de mer et le Casino à Royan, et qui avait déjà fait venir *Guignol*, à la satisfaction des grands et des petits. C'est que Royan a une nombreuse clientèle enfantine, qu'il faut amuser et distraire. Tous les jeudis et les dimanches, une voiture traînée par des chèvres se promenait déjà sur les boulevards de Royan, absolument comme dans les allées des Champs-Élysées, depuis la place de la Concorde jusqu'au Palais de l'Industrie.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

(A suivre.)

LITTÉRATURE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

Elle lui tendit une main de grande dame, sèche, nerveuse, couleur d'ivoire jauni; le comte l'effleura de ses lèvres.

Mlle de Meerbeeke refit sa belle révérence de tantôt, mais sans enthousiasme,

Il fallut aller à la recherche d'Armand qui s'était caché.

— Adieu, monsieur, soyez bien sage, dit Mlle Alix, en touchant de ses deux doigts la joue du petit garçon.

Le comte embrassa son fils et sa tante, puis monta en voiture avec M. et Mlle Van Capellen, pour les mener au chemin de fer et de là à Bruxelles.

— Je suis plus jeune fille que cette jeune fille-là, disait le même soir Mlle de Meerbeeke au docteur, qui, curieux de savoir comment l'entrevue s'était passée, était venu faire une visite à la tante. Ce serait drôle de voir des enfants à cette femme!

A quelque temps de là, vers huit du soir, Mlle de Meerbeeke et son petit-neveu soupaient dans une salle basse s'ouvrant de plain-pied sur le jardin. Tout était riant dans cette pièce, tapissée d'un papier figurant de grandes branches de feuillage emmêlées de roses, deux perruches sommeillaient dans leur cage dorée; les chaises et la natte étaient en jonc des îles; les rideaux en mousseline. Lise avait sa place accoutumée à côté d'Armand.

C'était une soirée de mai, calme, douce, délicate. Le crépuscule enveloppait le jardin; une lampe éclairait la chambre; par les fenêtres ouvertes on respirait le parfum des lilas et des aubépines.

Cependant, sous ce bien-être apparent veillaient l'inquiétude et la douleur, car la paix des habitants de l'antique maison malinoise avait été cruellement atteinte par la visite du sénateur Van Capellen et de sa fille.

Mlle Alix avait fait peur à tout le monde; elle était de ces gens qui inspirent instantanément le désir de les fuir, sans qu'on puisse entrevoir de lutte impossible, parce qu'elle n'avait aucun côté humain.

Mais s'éloigner de cette antipathique personne, c'était du même coup quitter Pierre et Armand.

L'idée de ce second mariage, qui d'abord avait tant charmé la vieille tante, la rongait maintenant, elle osait à peine effleurer ce triste sujet avec sa compagne, qui n'en parlait jamais et y songeait toujours.

Un coup de sonnette traversa cette pensive tranquillité. Le visage de Lise, bien pâle, hélas! depuis ce printemps, pâlit encore.

Une minute après, le comte Pierre entra dans la petite salle.

Armand s'élança dans les bras de son père, qui l'éleva jusqu'au plafond; puis, se jetant dans un fauteuil, contempla un instant ce tableau d'intérieur fait de poésie intime et de paix profonde.

— Que l'on est bien chez soi! s'écria-t-il en flamand.

— Oui, oui, continua-t-il répondant au regard ébahi de sa tante, je prends la liberté d'y revenir, de parler la langue de mon pays et de souper en flamand à l'heure où l'on dine en Français. Que voulez-vous, c'est mon idée!

— Est-ce vrai, père, dit Armand tout joyeux, vous aller rester avec nous?

— Pour toujours! répondit Pierre en l'embrassant.

— Comment cela, mon neveu? Votre mariage n'était-il point décidé?

— Il est rompu. Dieu me préserve d'une femme qui n'aime ni les enfants ni son pays! Aux femmes de marbre, un piédestal; aux femmes de cœur, des enfants!

— Et la politique, et la Chambre?

— J'y renonce. C'est une utopie que d'essayer de faire adopter les idées du nouveau monde à l'ancien; un vieillard ne consent jamais à reconnaître l'expérience d'un jeune homme; il en croira plutôt ses lunettes que l'œil perçant qui ose regarder la lumière. La révolution des idées sans

l'action est une chimère ; il n'y a que celle des faits qui l'emporte.

— Que voulez-vous faire ?

— Être Américain pour mon compte et ne dépendre que de mes convictions. Je ferai cultiver Ploegenhove, que je néglige trop depuis quelque temps, et je dirigerai l'éducation d'Armand.

— Quel bonheur ! Je n'irai donc pas au collège.

— Tu iras certainement au collège, car l'éducation particulière ne saurait entrer dans mes vues ; mais je serais là et j'aurais l'œil sur toi.

— Et quand j'irai au collège, Lissen viendra-t-elle avec moi ? demanda le petit garçon.

— Et qui m'habillerait et me coifferait quand j'ai la goutte ? Qui me ferait la lecture quand je ne dors pas la nuit ? dit la tante.

— C'est vrai pourtant, reprit Armand ébranlé.

— Mais est-ce une résolution sérieuse ? demanda la tante au comte Pierre en le servant.

— Irrévocable ! répondit Pierre. J'ai soif de repos. Une petite dose d'ambition m'a guéri du dégoût de la vie ; mais me voilà maintenant dégoûté du remède. Je me sens très capable de vivre ici toute l'année-entre vous deux..... entre vous trois, continua-t-il avec la bonhomie des cœurs généreux, car vous êtes de la famille, pauvre fille, que l'on a osé offenser si cruellement.

Des larmes coulèrent sur les joues de Lise ; leur douceur enleva l'amertume laissée par tant d'autres larmes.

X

Voici ce qui était arrivée : Après le cérémonieux dîner et la présentation officielle de l'une famille à l'autre, le comte avait reconduit à Bruxelles le sénateur et sa fille, puis il était rentré lui-même dans son appartement du boulevard et s'était jeté sur son lit.

En se réveillant le lendemain, Pierre éprouva cet indéfinissable malaise d'une idée pénible que l'on dépose le soir avec l'habit que l'on ôte pour dormir et qui vous attend au réveil.

Les préparatifs si avancés de son mariage, le jour du contrat fixé, les arrangements d'affaires, tout cela passa devant ses yeux comme des ombres ; la réalité était là, pesant sur son cœur : il était sur le point de donner à son fils une marâtre !

Il se rappela les mille détails de la scène de la veille. La sécheresse avec laquelle l'enfant avait été accueilli prouvait assez que l'Anversoise n'était pas de l'étoffe dans laquelle on taille une seconde mère.

D'autre part, ses insinuations perfides, ses sarcasmes au sujet de Lise frappèrent l'esprit du comte et l'irritèrent dans sa loyauté ; il s'habilla

et sortit de bonne heure pour aller chez Mlle Van Capellen.

Elle ne recula point devant une explication et y mit je ne dirai pas sa franchise, mais sa correction ordinaire.

On l'avait prévenue qu'une servante-maitresse régnait à Malines, et elle avait voulu voir de ses yeux,

Elle n'incriminait point la personne qu'elle avait vue, mais les apparences l'accusaient et il fallait employer le remède que comporte toute question de réputation et d'honneur, en éloignant Lise sur-le-champ.

— Jamais ! prononça le comte. Cette jeune fille est honnête, je lui dois tout, elle ne me doit rien.

— Sa présence dans une maison où je ne réside même pas ne saurait être suspecte ; ni servante, ni étrangère, elle fait partie de la famille.

— Ce qui ne pourra plus être dès que j'en serai. Armand n'a que faire de nourrice et de bonne ; il est d'âge à entrer au collège. Par conséquent, cette demoiselle n'aurait pas de motifs d'être chez vous.

— Elle servira de lectrice à ma tante, qui se passerait difficilement de sa compagnie.

— La garder serait inconvenant. Elle est pour cela trop jeune et trop... jolie.

— Jolie... ! répéta le comte.

— Vous ne me ferez pas croire que vous ne l'aviez pas remarqué.

— Ce que je vous dis est naïf peut-être ? mais je vous avoue n'avoir guère regardé le visage de cette jeune personne. Ses qualités de cœur, son dévouement ont seuls attiré ma sympathie et ma reconnaissance.

— Mon cher comte, c'est qu'en effet vous avez rapporté de vos voyages beaucoup de naïveté.. mais cela n'a pas cours dans notre hémisphère ; en un mot, on jase, car on appelle toujours ici un chat un chat et une fille jolie, une jolie fille.

— Par Dieu ! s'écria le comte Pierre, poussé à bout, je ne m'étais jamais aperçu du plus ou moins de beauté de Lise, mais je vais prendre le train de Malines dans l'intention, suspecte ou non, de la regarder. J'appréciais ses vertus seules ; vous m'ouvrez les yeux sur ses charmes. Si je ne reviens pas, c'est vous qui l'aurez voulu !

Il sortit sur ce mot ; le sénateur Van Capellen et sa fille ne le revirent jamais.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, en rentrant dans sa maison, Pierre y rentra pour toujours. Il renonça à son mandat de député. Il se sentit capable de reprendre racine dans le sol natal, et de vivre pour lui-même.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

LA GROTTTE AUX FÉES

LÉGENDE POITEVINE

Les sons nasillards de la guimbarde mouraient dans les grands buis, et les derniers rayons du soleil de septembre doraienent les poivrières du manoir de Mangné, perché sur la crête de la colline.

Meurice disait, en fermant la hutte où nous venions de déposer nos engins de pêche :

Beau temps de pleine lune ; l'écrevisse est grasse ; nous en prendrons cinq cents en moins de deux heures, au confluent de la fontaine aux Fées.

Le bon vieux curé de M..., notre vieux précepteur, fermait son bréviaire ; nous le vîmes taper son front en sueur, et sourire en descendant d'un petit plateau ombragé de chênes, où il s'était réfugié en nous attendant

Au même instant, les sons mélancoliques de la guimbarde reprirent avec une vigueur nouvelle, et la voix lente et cadencée d'une fillette modula sur leurs motifs :

Vous qui réglez dans les nuages,
Vous qui chantez dans les roseaux,
Vous qui contemplez vos images
Dans le cristal de nos ruisseaux ;
Reines mystiques, fées gentilles,
Protectrices de ces cantons,
Ah ! daignez prodiguer vos dons
Aux pauvres jeunes filles !

Le curé s'arrêta tout à coup et dit :

— Veux-tu bien te taire, Adeline ; tu ferais mieux de chanter un cantique à la Sainte Vierge que d'évoquer les fées, des démons venus de l'enfer.

La guimbarde ronflait plus fort dans le fourré ; elle avait, sans aucun doute, réussi à couvrir la voix affaiblie du vieux prêtre.

— M'entends-tu, petite René, vilain enfant ! continua celui-ci ; est-ce que...

Le gosier souple de la fauvette invisible reprit :

Vous qui voguez dans les nacelles
Faites de nénuphars en fleurs,
Vous qu'emportent les hirondelles
Dans des chars aux riches couleurs,
Dotez-nous bien, fées mignonnes,
Protectrices de ces cantons,
Dotez, et nous vous tresserons
De splendides couronnes.

— Adeline ! René ! s'écria le curé de M... d'une voix de stentor, attendez-moi, méchants enfants !

La guimbarde se tut soudain ; nous entendîmes un double cri perçant que l'écho répéta dans la vallée, et, sous les feuilles, un bruit de sabots qui frappaient le rocher dans les saccades de leur fuite précipitée.

Le petit René criait d'une voix étranglée :

— Le sylphe, le sylphe, le sylphe !

La terreur lui faisait saillir les yeux des orbites ; il tenait dans sa main crispée sa guimbarde muette.

Quant à sa sœur Adeline, elle était pâle comme un suaire, et bien prête, hélas ! de s'évanouir.

Ils vinrent tout tremblants s'arrêter en pleine lumière, dans le sentier où nous débouchions.

Le petit René haletait sanglotait.

— Le sylphe est un géant tout noir et sa figure est pourpre ; il est sorti de la grotte aux Fées !

La peur avait mis dans l'œil du petit René un fameux microscope, car le pauvre curé de M... eût tout au plus passé pour un bel homme à la cour de Lilliput.

— Il a une voix de cor de chasse, larmoya Adeline ; les deux oreilles m'en ont sonné.

Meurice éclata de rire.

— Etes-vous simples, mes bijoux, leur dit-il, d'avoir pris M. le curé pour un sylphe et sa voix pour une trompe ; vous faisiez donc du mal que vous avez eu si grand peur ?

Le petit René confessa en rougissant que sa sœur chantait la complainte aux fées, et que ceux qui passent près de la grotte sans la dire meurent infailliblement dans l'année, tandis que ceux qui la récitent peuvent s'attendre à toutes les félicités.

Adeline ajouta tristement :

— Demandez donc plutôt à M. le curé l'histoire du pauvre M. Auguste, qui ne la savait pas.

La cloche du manoir sonnait le diner, et M. le curé, fidèle à sa voix, traversait la vallée ; nous le vîmes disparaître dans l'allée de grands buis qui s'arrêtait au parterre, à dix mètres de l'escalier du salon à manger.

En même temps, François Chaumillon, le piqueur, apparut dans la prairie, tenant avec précaution l'énorme manne qui contenait notre diner champêtre.

Le petit René assura :

— François la connaît bien aussi l'histoire du bon M. Auguste : c'est lui qui me l'a racontée.

Nous montâmes sous les chênes du plateau où se trouvait le rocher de la grotte aux Fées ; un petit cabinet naturel, tapissé de mousse et de fougère aquatique, au fond duquel gazouillait, dans son bassin de sable d'or, la plus limpide des sources.

Elle coulait rapidement vers la droite, suivant la déclivité du sol, formant cascade et s'éparpillant dans un bassin moins étroit, entourée d'une épaisse bordure de cresson, pour s'en aller dans un lit d'un mètre de largeur à peine, se perdre

dans la rivière, juste à l'endroit où nous devons pêcher le soir.

François nous rejoignit en quelques minutes.

C'était un fort beau garçon de vingt-deux ans.

Il dit, en mettant le vin au frais dans la source, avant de développer le couvert :

— Encore un qui ne sait pas la complainte, pourtant... vrai, ça m'ennuiera; mais je vous devrai sûrement de mourir dans l'année.

La guimbarde du petit René rassuré vibrat encore, au loin, à la lueur mourante du soleil; sa sœur et lui rassemblaient leurs oies pour les ramener à l'étable.

Au-dessus du château, la lune déjà levée montrait son disque pourpre et d'une ampleur exagérée. Il faisait chaud, et les grenouilles commençaient leur concert dans les fossés de la prairie.

François Chaumillon causait en disposant les mets sur une nappé blanche :

— Ce sera comme le pauvre M. Auguste, murmurait-il; je m'en irai ensorcelé, et tous les soirs, à minuit, ceux qui traverseront le coteau verront mon âme en peine planer sur la source, et m'entendront, comme lui, chanter d'une voix douce la complainte des nobles dames.

Il ajouta en frissonnant :

— Les messieurs sont servis !

— Bois un coup, François, tu as chaud, mange avec nous, autrement tu pourrais gagner la fièvre et ce serait pire que l'ignorance de la complainte dans l'intérêt de ta santé.

Et Maurice lui tendit un verre plein de vin pur, qu'il fit machinalement disparaître.

— C'est égal, dit-il, M. Auguste a mis six grands mois à s'éteindre de mélancolie en murmurant le nom de Bluelte, la fée qui nage sur les nénuphars. Ondine a emporté, un soir d'hiver, un autre jeune garçon du pays de Château-Larcher. On dit partout qu'il en reste une autre, Elohé, qui cherche un cœur aimant pour en faire un heureux dans l'autre monde. Si je la vois, je suis perdu !

Maurice me regarda d'un air qui signifiait :

— Le pauvre François aurait-il l'imagination frappée ?

Nous arrivâmes au dernier mets avant d'avoir pu le décider à manger une bouchée.

— Mange, François, dit Maurice, et viens aussitôt nous rejoindre; nous aurons vite fait notre pêche.

Au bout d'une heure, nous avions, en effet, trois cents belles écrevisses grouillant dans nos paniers. Nous ne songions plus à François, qui ne semblait pas pressé de nous rattraper.

Tout à coup, un cri déchirant retentit sur le

coteau, du côté de la fontaine; puis une voix gutturale se mit à crier de cet accent que les fous seuls arrivent à produire :

— Elohé! Elohé!! Elohé!! !...

Le piqueur dansait comme un nègre pris d'eau de feu autour de la source, modulant un chant bizarre; au bout de chacune de ces strophes, il ajoutait :

— Elohé est petite et flotte dans une coque d'œuf !

Nous appelâmes du manoir : on vint le prendre.

Il vécut six mois ainsi sans recouvrer la raison; le dernier mois, une mélancolie douce remplaça son exaltation, et il s'éteignit au premier souffle du printemps, en répétant qu'Elohé la petite flottait dans une coque d'œuf.

Le docteur L... disait : Aliénation.

Le curé de M... : Imagination frappée.

Le petit René : Ensorcellement !

Je ne sache pas que son âme en peine soit jamais revenue errer au-dessus de la source et moduler la complainte des dames...

Qui donc, en ce siècle positif, est assez fort pour neutraliser l'effet des superstitions gothiques ? . . Elles font encore ça et là, malgré tout, des victimes.

Marcel COUSSOT.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE N° 25.

Première toilette. — Première jupe en faye noire ornée de deux volants plissés de 15 centim. de haut, dont la tête est coupée par un ruban de faye rose voilé par un entre-deux de dentelle noir.

Tunique en faye rose décolletée en carré devant, sur un fichu paysanne en tulle blanc, et sur le tout une tunique en dentelle noire, relevée avec celle de dessous et fixée sur les côtés par des nœuds de faye rose voilés de noir.

Chapeau de dentelle noire avec plumes roses.

Cinq mètres d'étoffe pour la première jupe; trois mètres pour les plissés; neuf mètres de faye rose pour la tunique et les biais.

Deuxième toilette. — Première jupe en faye bleue pâle avec deux volants hauts de 10 centim. chacun, bordés en haut et en bas par un petit ruban rose fané; ces volants, montés trois plis par trois plis, ont dans les intervalles des nœuds de ruban rose comme la bordure.

Deuxième jupe, en faye bleue avec un seul volant semblable aux précédents; cette jupe est relevée d'un seul côté par un gros nœud rose. Corsage à basque avec col marin et manches duchesse, garni sur tous ses bords d'un petit ruban rose, s'ouvrant sur un gilet de cette couleur. Chapeau bolivard en paille de riz, garni de velours noir et rubans bleus avec rose effeuillée. Huit mètres de faye bleue pour la première jupe et les volants; douze mètres pour le reste.

Pour les articles non signés :
Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.